

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Cover, restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'Abbeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SEMINAIRE DE QUÉBEC, 20 DÉCEMBRE 1860.

No. 9.

CHARLES - AUGUSTE - LEOPOLD
PARDRIAU.

II.

(Suite.)

La conversation suivante qui eut lieu un jour entre lui et sa mère, en fait assez foi : “ Mon Léopold, lui disait-elle, avec une intention secrète de l'éprouver, lorsque tu seras grand et que tu seras devenu savant, tu ne feras aucun cas de nous. Peut-être même que tu en rougirais. ” En entendant ces paroles, le visage de l'enfant s'empourpra d'une subite rougeur, et il répondit avec vivacité : “ Oh ! maman peux-tu bien avoir des idées semblables ? Non, il n'y a que ceux qui font leurs classes à moitié qui peuvent ainsi oublier leurs parents ; mais quand on les fait tout entières et pour tout de bon, on pense et on agit bien différemment. ” Et il ajoutait : “ J'ai entendu raconter l'histoire d'un évêque qui était fils d'un charron comme moi, et qui, pour honorer la mémoire de son père, conservait dans sa chambre une roue faite par lui : Eh bien ! sans doute je ne serai jamais évêque ; mais si je suis jamais quelque chose, n'importe quoi, je veux que papa me fasse une roue, avec le plus de perfection possible, et ce précieux souvenir ne me quittera jamais. ” Il y a, dans cette touchante anecdote, toute une révélation de la droiture et de la noblesse qui ensent distingué la carrière de Léopold en ce monde et qui eussent fait la règle invariable en même temps que le plus bel honneur de sa vie.

Il ne touchait qu'à peine à sa onzième année, lorsqu'il fut jugé digne de faire sa première communion et de recevoir le Dieu qui vient à cet âge, on y reposant pour la première fois, prendre possession du cœur de l'homme, au débat des années décisives de la jeunesse qui renferment et préparent tout l'avenir. Il faut suivre encore, à travers ses lettres, les admirables sentiments avec lesquels Léopold vit approcher ce grand acte de sa vie et le redoublement de ferveur par lequel il s'y disposa. Pendant les mois qui le précédèrent, ce fut le sujet unique et continu de ses pensées, l'objet de ses aspirations les plus ardentes, le motif qui dominait les moindres de ses actions : “ Priez

bien pour moi, écrit-il sans cesse à ses parents, et demandez à Dieu la grâce que je fasse une bonne première communion. ” Ce n'est pas tout : si empressé pour lui-même d'attirer sur le plus beau jour de sa vie de nombreuses prières et d'abondantes bénédictions, il n'oublie pas non plus qu'il y a, loin de lui, des âmes chères à la sienne, prévenues de la même faveur et souviées comme elle au banquet eucharistique. “ Je sais, continue-t-il, qu'à Venneçy il y a des enfants qui se préparent à la première communion ; je pense bien à eux dans mes prières. Demandez-leur aussi qu'ils se souviennent de moi. ”

Une préoccupation attristait pourtant Léopold, au milieu de cet empressement si vif avec lequel il vit approcher le jour de sa première communion. Il avait conçu la sainte ambition d'être comme le chef et le guide de cette troupe innocente qui allait pour la première fois s'approcher du Sauveur, et songeant qu'au petit séminaire cet honneur lui serait peut-être vivement disputé, il regrettait presque de n'être plus au village, où la concurrence de ses anciens condisciples eût été moins redoutable. L'événement lui rendit meilleure justice qu'il ne se la rendait à lui-même : au catéchisme de semaine, comme à l'examen, il surpassa tous ses condisciples par sa piété et ses réponses, et cette éminente angélique mérita de s'approcher la première de la table des anges, le jour de la fête de l'Ascension, 5 mai 1853.

Les extraits empruntés à la correspondance de Léopold n'ont dévoilé que le cœur affectueux et reconnaissant, l'âme aimante et pieuse ; ils n'ont qu'à peine laissé paraître l'esprit distingué. Et pourtant, il ne cesse de se révéler dans chacune de ses pages, écrites le plus souvent à la hâte, naïf et intime épanchement d'un enfant dans le cœur de ses maîtres et de ses amis. Il y a beaucoup de ces lettres qui ne sont pas moins remarquables par la pensée et le sentiment que par l'expression et le style : une simplicité charmante, une exquise délicatesse, je ne sais quel tour vif et gracieux, un parfum de candeur qui s'en exhale à toutes les lignes, tels sont les caractères principaux de cette correspondance, un des plus pré-

cieux et des plus attachants souvenirs que Léopold nous ait laissés. Une lettre est un miroir où se reflètent toutes les facultés d'un homme. C'est est vrai surtout des lettres d'un enfant, qui, écrivant sans art et sans sollicitude, découvre malgré lui à ceux qui le lisent toutes les aptitudes et tous les germes naissants de son esprit. La nature si ouverte et si expansive de Léopold devait, moins que toute autre, échapper à cette loi. Aussi voyons-nous se trahir à tout propos dans ses lettres les dons remarquables dont il était doué, une imagination pure et prompte, la correction et la limpidité d'un style déjà ferme et élégant, une sensibilité vive et tendre, et jusqu'à cette teinte de tristesse qu'il portait dans les yeux et sur le front.

D'ailleurs, les précieuses qualités de son intelligence se manifestaient de plus en plus tous les jours, à mesure qu'il avançait dans ses études et commençait à toucher le seuil de son éducation littéraire. Il ne devait pas ressembler à ces élèves qui, après avoir d'abord jeté quelque éclat dans leurs premières études, démentent ensuite tout à coup les espérances qu'ils avaient fait concevoir. Au contraire, sa supériorité qui sembla s'affermir et distancer davantage ses rivaux au commencement de ses humanités, démontra que, dans son esprit, la solidité ne nuisait en rien au brillant et à la richesse. Déjà, les professeurs des classes les plus élevées voyaient et aimaient en lui leur plus belle espérance. Chaque année, il revenait à Venneçy chargé de presque toutes les couronnes de la classe ; mais sa modestie était toujours la même, et ne succombait pas sous ce poids de gloire. Au milieu de tous les éloges dont il était l'objet, il semblait s'ignorer lui-même, et, s'il arrivait à sa mère de le vanter en sa présence, il ne savait que rougir, baisser les yeux et l'arrêter par ces simples paroles : “ Maman, il ne faut point parler de moi comme cela. ”

A cette époque, Léopold, qui était l'orgueil de sa mère par ses couronnes, faisait aussi sa joie par sa bonne mine et la vigueur de son tempérament. Jamais enfant, plus que lui, n'avait été exempt de ces maladies diverses qui compromettent

sovent notre vie dans la faiblesse de son premier âge. A peine si, depuis son berceau, il avait connu la plus légère indisposition. Tous ceux qui l'aimaient voyaient avec joie croître paisiblement son enfance, prête à se transformer tout à l'heure dans une forte et généreuse jeunesse, tandis que cependant, le germe de mort qui devait l'enlever bientôt commençait déjà à se développer et flétrissait clandestinement toutes ces espérances. Et ce germe, à travers les apparences d'une santé qui semblait si robuste, des yeux clairvoyants et attentifs pouvaient le deviner. Un auteur a dit : " Lorsque vous voyez les yeux d'un enfant briller d'une lumière profonde et immatérielle, lorsque son intelligence trouve des mots plus doux et plus sensés que ne le comporte son âge, n'espérez pas garder près de vous l'affectueuse créature, car le sceau de Dieu est sur elle, et c'est la lumière de l'immortalité qui brille dans ses regards." Hélas ! ne dirait-on pas que ces paroles ont été écrites pour le pauvre enfant en qui elles se sont réalisées ? Dans laquelle de ces victimes ont pu se manifester davantage les symptômes terribles de ce mal étrange, sans nom et sans remède, qui brise tant d'existences dans la sève trop hâtive de leur printemps ? Il est beaucoup de familles qui voient apparaître un jour, à leur foyer, de ces enfants aux grâces touchantes, au sourire céleste, dont la vie exhale un parfum et répand partout autour d'eux un charme indéfinissable. Tout à coup, au moment où elles sont le plus chéries, sans qu'il s'en révèle aucune cause extérieure, ces créatures idéales sont touchées par un souffle mortel ; leur enfance s'étiole, se penche vers la terre, tandis que leur âme mûrit dans la souffrance, que leur front semble s'élargir et que leurs yeux regardent plus souvent le Ciel. Enfin arrive le jour où ils s'y envolent, des bras d'un père et d'une mère éplorés, anges que le Ciel prête à la terre, qu'il y envoie remplir une mission mystérieuse, et puis qu'il rappelle, cette mission finie, dans leur patrie véritable.

(A continuer.)

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 20 DÉCEMBRE 1860.

Les malheurs qui accablent en ce moment le Souverain Pontife réveillent dans tout ce catholicisme une tristesse profonde. Mais Dieu qui éprouve son Eglise, dans la personne de son chef sait aussi le consoler au milieu de ses peines, par les nobles sentiments et les actions héroïques

dont ces malheurs ont été l'occasion. C'est ainsi que tout le monde a pu admirer le dévouement de ces hommes généreux qui, à l'approche du danger ont engagé leur fortune et leur épée au service du Saint-Siège ; l'Eglise a retenti des louanges de cette noble phalange dont les armes se sont brisées dans la défense de Pie IX, et, bien que venu après les autres, Québec, n'a pas voulu rester en arrière dans la manifestation de ses sentiments à cet égard.

Quel solennel spectacle ne présentait pas mardi soir notre imposante cathédrale ! Elle avait revêtu ce jour-là son plus grand deuil ; aussi la vue qu'elle présentait dès l'entrée, était-elle saisissante. Des inscriptions admirablement choisies régnaient le long des galeries latérales et de la corniche du chœur mettait en suite dans la disposition d'esprit que commandait la circonstance : *Pretiosum sanguinem fuderunt pro Domino ; Et vivent nomina eorum in æternum ; Georgin de Pimodan, quem magna animæ prodigum orbis catholicus luget !*

L'église était littéralement encombrée. Outre un grand nombre d'étrangers et un clergé nombreux venu de la ville et de la campagne, on remarquait parmi les assistants nos principaux militaires et grand costume et placés près du catafalque. Le sermon de circonstance, prêché par M. Antoine Racine, Chapelain de l'église St. Jean, a été publié par les grands journaux ; c'est une apothéose du devoir se soumettant à tous les sacrifices pour accomplir toute justice, et envoyant sans un avenir plus ou moins éloigné une récompense certaine et le triomphe de l'Eglise. Dire que ce sermon de plus d'une heure a été écouté sans fatigue avec l'attention la plus vive et la plus soutenue, c'est, croyons-nous, en faire le plus bel éloge.

Le chant a été simple mais imposant. Le *Dies iræ* à l'unisson, avant le sermon ; et après celui-ci, le *De profundis* et le *Liber* en plain-chant, harmonisés par Mr. Dessane et chantés par nos confrères. Pour ne pas blesser la modestie de ces derniers, nous nous contenterons de leur répéter : Courage, chers amis, vous êtes entrés dans une excellente voie ; veuillez y persévérer.

LA NOUVELLE PRISON A QUÉBEC.

C'est sur le terrain Bonner, au sud-est du petit monument élevé en l'honneur de Wolf, que va être construit cet édifice. Les plans en ont été préparés par Mr. Charles Baillargé, conformément aux instructions de l'Hon. Commissaire des Tra-

vans publics, et d'après les principes et les conditions posées par le Bureau des Inspecteurs de prisons. Ce sont MM. Murphy et Quigley qui sont chargés de l'exécution des plans.

L'édifice doit se composer : — 1o. d'un corps central, qui aura quatre étages sans le rez de chaussée, et dont le front sera de 50 pieds et la profondeur de 90 pieds ; 2o. d'une aile centrale à trois étages de 40 pieds de largeur sur 140 de longueur ; 3o. de deux ailes latérales, aussi à trois étages, dont chacune aura 160 pieds de longueur sur 50 de largeur. Le développement total de l'édifice sera de 550 pieds.

L'aile centrale renfermera, au rez de chaussée, la cuisine et la salle à manger, et, aux étages supérieurs, les chapelles et les infirmeries. Au premier étage, sera la chapelle catholique, avec sacristie et chambre pour le chapelain ; la chapelle protestante sera au second étage.

Dans les ailes latérales seront, au rez de chaussée, des ateliers et des dépôts pour les objets fabriqués par les prisonniers ; au premier et au second étage, les cellules des hommes, et au troisième, celles des femmes. Le nombre total de ces cellules sera de 276, dont 66 plus grandes que les autres pour les débiteurs, et généralement pour les prisonniers qui ne seront point employés aux ateliers.

Le corps central sera occupé par les appartements des géôliers, les parloirs, les bureaux, les chambres de bains &c.

Les murs extérieurs du bâtiment seront tous en pierre de taille brute, et couronnés de corniches. Les murs intérieurs seront en brique. Les ailes qui renfermeront les cellules doivent être voûtées, à tous les étages, et par conséquent à l'épreuve du feu. Des corridors régneront partout entre les murs extérieurs et les cellules, de manière que les prisonniers ne puissent, en brisant les murs de celles-ci, se frayer une issue hors de la prison.

Une tour d'observation, en pierre de taille, s'élève au-dessus du corps central de l'édifice.

Les plans indiquent de grandes précautions pour le chauffage, l'éclairage et la ventilation de toutes les parties de cette vaste prison.

C'est à la complaisance de MM. les entrepreneurs que nous devons les détails qui précèdent ; les lecteurs de *L'Abeyille* peuvent donc les croire corrects.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

François II n'est pas malade, comme nous l'annoncions sur la foi des nouvelles télégraphiques. Il est toujours à la tête de ses troupes à Gaëte, faisant une vigoureuse défense qui durera probablement longtemps.

Sur son invitation spéciale, tous les ambassadeurs des puissances étrangères auprès du roi de Naples, ont quitté Gaëte, à l'exception de l'ambassadeur d'Espagne, et se sont retirés à Rome, pour éviter les inconvenients d'une ville assiégée ; mais ils sont toujours sensés auprès du roi.

Victor Emmanuel, qui avait eu l'intention de visiter la Sicile, a renoncé à son projet, sans doute pour de bonnes raisons. Les Siciliens, à ce qu'il paraît, ne veulent guères plus de la domination piémontaise que de celle des Bourbons, et désirent être indépendants. La citadelle de Messine cependant tient toujours pour son roi légitime, donnant ainsi un exemple de fidélité d'autant plus remarquable qu'il est plus isolé.

On dit que Garibaldi va être invité à visiter l'Angleterre par une députation spéciale comprenant deux membres du parlement britannique.

Nous avons dit que les troupes alliées en Chine, marchant sur une ville voisine de Pékin, s'étaient arrêtées pour écouter des propositions de paix. Ce n'étoit qu'un guet-à-pens tendu par les Chinois : les troupes françaises et anglaises attaquées à l'improviste par une armée innombrable, ont fini néanmoins par faire des Chinois une déroute complète, qui ne peut manquer cette fois d'avoir de bons résultats.

L'empereur des Français a surpris le public par quelques concessions tout-à-fait inattendues : les délibérations du sénat, qui jusqu'à présent étaient secrètes, seront dorénavant publiées *in extenso* tous les jours ; de plus le sénat votera une réponse au discours du trône. Quel est le but cette plus grande liberté donnée à l'opinion publique? Napoléon III veut-il regagner d'un côté ce qu'il commence à perdre de l'autre ?...

Les troupes françaises en Syrie viennent d'y prendre leurs quartiers d'hiver. Impossible qu'elles quittent, sans livrer le reste des Maronites à une destruction complète. Malgré l'évidence de cette position des chrétiens de Syrie, croirait-on que les susceptibilités diplomatiques européennes s'offensent de cette prolongation de séjour des troupes françaises ? — Décidément les notions du juste et de l'injuste tendent à être remplacées par d'autres dans le monde politique.

NOTE SUR LA PREMIERE TENTATIVE D'ÉTABLISSEMENT DES ANGLAIS DANS LA NOUVELLE-ANGLETERRE.
1607-8.

Le Père Biard, dans la lettre que nous achevons aujourd'hui de publier, n'ayant dit que quelques mots comme on passant de la première tentative que firent les Anglais pour s'établir dans la Nouvelle-

Angleterre, nous nous permettrons d'y ajouter quelques détails fournis par les meilleurs historiens anglais, entre autres Hubbard, Holmes et Brodhead.

Le premier navigateur anglais qui ait reconnu ou visité, après Champlain, l'embouchure du Kénébec, paraît être le capitaine George Weymouth (1605). Il remonta même jusqu'à une vingtaine de lieues la rivière de Sagadahoc, qui se décharge dans la même baie que le Kénébec, y planta une croix, et prit possession du pays au nom de son roi Jacques I ; ce que les Français avaient déjà fait au nom de Henri IV.

Le récit avantageux que Weymouth fit de son expédition, donna l'élan à l'esprit de colonisation. Il se forma simultanément (1606) deux compagnies, la Compagnie de Londres, la Compagnie de Plymouth. La première colonisa la Virginie et fonda James-town ; la seconde entreprit de fonder, dans la Nouvelle-Angleterre, cet établissement dont parle le Père Biard, et qu'il place trop tard d'une année.

En 1607, à la fin de mai, deux vaisseaux, commandés, l'un par George Popham, frère du juge en chef, Sir John Popham, et l'autre par Raleigh Gilbert, neveu de Sir Walter Raleigh, firent voile de Plymouth, avec près de cent vingt hommes et des provisions suffisantes pour attendre de plus amples secours. Le 7 août, ils étaient en vue de Pentagouet ou Penobscot, et quelques jours après à l'embouchure du Sagadahoc, ou du Kénébec ; car, comme nous avons dit, ces deux rivières se jettent dans la même baie.

Popham et Gilbert équipèrent leurs chaloupes, et explorèrent le Sagadahoc jusqu'à une quarantaine de lieues. Les chaloupes de retour, on résolut de se fixer dans l'île de Monahigon, que le Père Biard appelle Emetenz (1) et qui porte aujourd'hui le nom de Parker's Island.

La nouvelle colonie débarqua le 18 août, et, le jour suivant, le ministre ou chapelain fit un sermon, à la suite duquel on lut la commission du président George Popham et les lettres patentes. Les deux mois qui suivirent furent employés à la construction d'un magasin et d'un fort, auquel on donna le nom de Saint George ; tandis que l'amiral Gilbert, avec vingt-deux hommes, explorait la côte entre Penobscot et la baie de Casco.

An bout de quelque temps, le capitaine Davies repartit sur l'un des vaisseaux, avec des lettres pour Sir John Popham,

(1) Cette divergence de nom peut s'expliquer ainsi ; il est assez vraisemblable que le Père ait pris le nom que donnaient à cette île les Souriquois, alliés des Français, et que les Anglais aient préféré garder le nom que pouvaient lui donner quelque tribu armé-ébiquoise ou esquo.

demandant qu'on envoyât de bonne heure au printemps tous les secours et renforts nécessaires. Les colons terminèrent le fort, et y montèrent vingt pièces de canons ; Outre le magasin, ils bâtirent, en dedans du retranchement, une église, une cinquantaine de maisons, et il leur resta encore le loisir de construire le premier vaisseau qui ait été fait de main européenne dans les limites premières des États-Unis, la *Virginia* ; c'était une barque d'environ trente tonneaux.

Pendant ce temps-là, Gilbert poursuivait ses explorations. Mais l'hiver fut si rude, que les chaloupes " ne pouvaient se tirer d'affaire." Pour surcroît de malheur, le feu ayant pris au magasin, réduisit en cendres la plus grande partie de leurs provisions, et le Président mourut (2) dès le commencement de l'année (5 février 1609.)

Cependant en Angleterre, on n'avait pas oublié la colonie du Kénébec. Au printemps, Davies revint avec d'amples provisions de vivres, d'armes et d'instruments. Malgré les malheurs arrivés pendant l'hiver, il trouva l'habitation dans un certain état de prospérité. Mais ni ces nouveaux secours, ni les progrès satisfaisants de la colonie, ne purent prévenir le découragement-général, quand on apprit la mort de Sir John Popham, le plus ferme soutien de la compagnie. Cette triste nouvelle, jointe à la perte du Président, qui était très-estimé ; le départ de l'amiral Gilbert, qui les quittait pour aller recueillir la succession de son frère, mort aussi depuis peu ; le fait qu'on n'avait pu trouver de mines, comme on l'espérait, pour soutenir les frais du nouvel établissement ; enfin l'appréhension d'un hiver aussi rigoureux que celui qu'on venait de passer : tout cela engagea les colons à repasser en Angleterre, et de fait il s'embarquèrent sur le vaisseau nouvellement arrivé, et sur la barque qu'ils avaient faite, abandonnant ainsi une entreprise qui avait fait concevoir les plus belles espérances, et qui manqua précisément parce qu'on avait pris la chose sur un trop haut ton. "Les gentilshommes qui s'étaient mis à la tête de l'entreprise, dit Hubbard, s'étaient formé dans leur imagination l'idée d'une grande et florissante république, n'envoyant pour y commander que des personnes de qualité, comme le capitaine George Popham, le capitaine Raleigh Gilbert, le capitaine Edward Harlow, le capitaine Robert Davies, le capitaine

(2) Comme on le voit, les historiens anglais que nous résumons, n'attribuent point aux Sauvages la mort du Président Popham. Il est possible que les Armouchois, pour se donner plus de mérite auprès des Français, se soient vantés d'avoir tué le capitaine qu'ils avaient été leur ennemi.

Elis Best, et autres. Tous ces gentils hommes devaient faire partie du conseil du nouvel état, et former, avec une centaine de colons, la population du pays. C'est à dire que les chefs de l'entreprise imitaient un peu trop ceux qui, pour fonder une ville, dépendent tout sur les portes. Les expériences de cette nature prouvent abondamment que se faire un plan idéal d'une aussi grande affaire qu'une république, et puis en poser et ajuster les matériaux, ce sont deux choses bien différentes."

C. H. L.

LES ANNALES DE LA NOUVELLE FRANCE, DE L'AN

CICLOXXI.

(Suite et fin.)

Pentagoet est vne fort belle riviere, et peut estre comparée à la Garonne de France. Elle se descharge dans le Golfe françois, (26) et a plusieurs isles et roches à l'endroit de son embouchure ; de maniere que si on ne monte fort avant, on estime que ce soit quelque grand sein ou baie de mer, là où on commence manifestement à reconnoistre le lit et cours de riviere. Elle a son large d'environ 3. lieues à 44 et demy degré de l'Equateur. On ne peut deviner quelle est la Norembegne des anciens, si ce n'est celle cy : car autrement et les autres et moy, nous enquestans de ce mot et lieu, n'en avons jamais peu rien apprendre.

Nous doncques, ayans avancé dans le courant de cette riviere trois lieues ou plus, rencontrames vñ autre beau fleuve appellé Chiboctous, qui du nord est vient se jeter dans ce grand Pentégoët.

Sur le confluent des deux rivieres, y avoit la plus belle assemblée des Sauvages que j'aye point encore veu. Ils estoient 80. canots et une chaloupe, 18 cabanes et bien environ 300. ames. Le plus apparent Sagamo s'appelloit Betsabés, homme discret et fort moderé ; et, sans mentir, on reconnoist souvent en ces Sauvages des vertus naturelles et politiques qui font rougir quiconque n'est eshonté, lorsqu'en comparaison ils regardent vne bonne partie des Francoys qui viennent en ces quartiers.

Après qu'ils nous eurent reconnus, ils demenerent grande joye le soir à leur accoustumée, par danses, chansons et harangues. Et nous, bien ayses d'estre en pais d'assurance ; car entre les Etechemins, tels que sont ceux cy, et les Souriquois, tels que sont ceux de Port-Royal, nous ne nous tenons sur nos gardes non

plus qu'entre nos propres domestiques, et Diru mercy nous ne nous en sommes pas encores mal trouvez.

Le jour suivant, j'allay visiter les Sauvages, et y fis à mon accoustumée, ainsy que j'ay dict de Kinibéqui. Cela y fut de plus, qu'eux m'ayans dict y avoir quelques malades, je les allay visiter, et comme prestre, ainsy qu'est porté dans le Rituaire, recitay sur eux le saint Evangelie et Oraisons, donnant à vñ chacun vne croix pour se la pendre au col.

Entre les autres j'en trouvoy vñ à leur mode estendu auprès du feu, les yeux et visage fort estonnés (27), suant à grosse goutte de la seule teste, que peine pouvant parler, en vñ grand acces. Ils me dirent qu'il estoit malade dès quatre mois, et que comme il apparoissoit, il ne la feroit pas longue. Or ne scay-je quelle estoit sa maladie ; si elle venoit seulement par intervalles, ou non, je n'en scay rien : tant y a que le 2. jour d'après, je le vis dans nostre barque sain et gaillard, ayant sa croix pendue au col, et me fit reconnoissance d'vñ fort bon visage, me prenant par la main. Je n'eus moyen de luy parler, d'autant que lors on faisoit la troque, et à cette cause le tillac estoit tout rempli des gens, et tous les truchemens empeschez. De vray je fus fort ayse que la bonté de Dieu commençoit à faire sentir à ces pauvres et abandonnées nations n'y avoir que tout bien et que toute prosperité au signe de la sainte et salutaire Croix.

Enfin, pour ne redire souvent le mesme, et en cet endroit et en tous les autres où nous avons pu converser avec ces pauvres gentils, nous avons tasché de leur imprimer quelques premieres conceptions de la grandeur et verité du Christianisme, autant que les moyens s'en addonnoient. Et pour le sommaire en vñ bloc, ce luy a esté le fruit du voyage : nous avons commencé de cognoistre et estre cogneus ; nous avons prins possession au nom de l'Eglise de Dieu de ces regions icy, y asseants le thronne roy il de nostre Sauveur et Monarque Jesus Christ, son saint autel ; les Sauvages nous ont veu prier, celebrer, prescher par nos discours, les images et croix, la façon de vivre et choses semblables, ont receu les premieres apprehensions et semences de nostre sainte foy, lesquelles s'esclorront et germeront abondamment s'il plaist à Dieu quelque jour, y survenant un plus long et meilleur cultivage,

De vray aussy, tel est quasi le principal fruit que nous faisons pour encores icy meames à Port-Royal, jusques à ce que nous ayons appris le langage. Ce-

pendant cela nous nousolo de veoir ces fâtitis Sauvageois, encores que non chrestiens, porter neantmoins volontiers, quand ils se trouvent icy, les cierges, les clochettes, l'eau benite et autre chose, marchans en bel ordre aux processions et enterremens que l'on faict. Ainsy s'accoustument-ils à estre chrestiens, pour en son temps le bien estre.

Il ne seroit besoin sinon que fussions meilleurs ouvriers de Nostre Seigneur, et n'empeschassions pas tant de graces d'iceluy sur nous et antruy, par tant de pechés et indignité. Quant à moy certes, j'ay grande occasion d'en battre bien rudement ma poitrine, et tous ceux qui ont le zele de charité en debvroient bien estre touchés au cœur. Nostre Seigneur, par sa sainte misericorde et par les prieres de sa glorieuse mere et de toute son Eglise celeste, et militante, en veuille estre fleschy à compassion !

Particulierement je supplie Vostre Reverence et tous nos RR. PP. et FF. de vouloir se ressouvenir, en vos meilleures devotions, et de nous, et de ces pauvres ames, esclaves miserablement sous la tyrannie de Satan. Qu'il plaise à ce bening Sauveur du monde, la grace duquel personne ne previent et de qui les liberalités sont toujours par dessus nos merites, qu'il luy plaise dy-je, regarder enfin d'vñ œil pitoyable ces pauvres nations, et les retirer tost dans sa famille, en l'heureuse franchise des fortunés enfans de Dieu. Ainsy soit-il.

De Port-Royal, ce dernier de Janvier 1612.

Cependant que j'escrivois ces lettres, le navire qu'on a envoyé pour nostre secours, est Dieu mercy arrivé sain et sauf, et dans iceluy nostre Frere Gilbert du Thet. Celuy pourra sçavoir Paise qu'en avons receu et recevons, qui aura cogneu les dangers et necessités où nous estions. Dieu soit beny.

De V. R. filz et serviteur
bien humble en Nostre Seigneur.

PIERRE BIARD.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse M. A. Thérien.
A Notre Dame de Levy . . . M. E. Clément.
A la Petite-Salle M. L. Langis.

Chez les Externees, MM. { P. Doherty.
{ Chs. Baillargeon.

GEORGES ROT, Gérant

(26) Le Baie Françoise, maintenant Baie de Fundy.

(27) Edwards.